

N° 140

Prix : 1 fr. 20

Belgique : 1 fr. 50



Le valet s'obstina :

— Non, je la porterai.

C. I.

(p. 4428)

LIVRAISON 557

— Elle est arrivée à midi, dit-elle de sa voix grail-
lonneuse. Vous m'excuserez de ne pas vous l'avoir ap-
portée plus tôt. J'étais en course et je viens seulement
de rentrer... Et en voyant la tristesse d'Yvonne, elle
ajouta : J'espère qu'elle vous apporte de bonnes nou-
velles !

— Je vous remercie, di Yvonne, faisant un geste las.

La femme avait à peine quitté la pièce qu'elle déchira l'enveloppe de ses doigts fiévreux. Elle ne contenait que quelques lignes :

« Si vous le pouvez, venez chez moi, dès que vous
« aurez reçu cette lettre, car je dois vous parler d'une
« affaire urgente.

« Dans l'attente du plaisir de vous revoir, je vous
« présente, etc... » « Madame Schack ».

Yvonne resta consternée. Que peut-elle bien me vouloir ? se demanda-t-elle et, bien qu'elle se sentit épuisée, elle résolut d'aller à Epinay le soir même. Elle arriva à neuf heures à la villa Schack.

Fuchs vint lui ouvrir. Son visage était radieux, et il l'accueillit avec une volubilité qui ne lui était pas habituelle.

— C'est gentil de votre part d'être revenue. Espérons que vous ne repartirez plus de sitôt !

Yvonne posa sur lui un regard interrogateur.

— Venez avec moi, Mademoiselle Melan, Madame vous a attendue tout l'après-midi. Elle est très inquiète.

— Mlle Lejeune est-elle encore ici ? demanda Yvonne tandis qu'elle montait les escaliers avec Fuchs.

— Non, Mademoiselle. Figurez-vous que quelque chose de terrible s'est produit. Mais vous l'apprendrez tout-à-l'heure.

Ils étaient arrivés devant la chambre de Mme Schack. Fuchs frappa respectueusement à la porte et n'entra Yvonne.

CHAPITRE DXLIII

UN ETRANGE INCIDENT

Quand Yvonne entra chez Mme Schack, celle-ci, assise dans son fauteuil, lui tendit la main.

— Je vous remercie d'être venue, Madame Melan. Veuillez vous asseoir.

Yvonne approcha une chaise du fauteuil de la malade et s'assit.

— Figurez-vous que quelque chose de terrible s'est passé ici. Hier, on est venu arrêter Mlle Lejeune.

Yvonne resta figée d'émoi et de stupeur.

— Je suis désolée! poursuivit Mme Schack d'une voix lamentable. Quel délit peut-elle bien avoir commis?

— Aucun, affirma Yvonne.

Mme Schack la regarda d'un œil plein de doute.

— On n'arrête pas quelqu'un sans raison.

— Excusez-moi de vous contredire, Madame. De temps à autre, la police commet des erreurs. Je suis persuadée que c'est à tort qu'on soupçonne Mlle Lejeune.

Dans les prunelles de Mme Schack passa une lueur d'admiration et de sympathie.

— Quelle âme généreuse vous avez ! s'exclama-t-elle.

« Je suis touchée de vous voir défendre l'innocence de Marie, sans même lui garder rancune de ce qu'elle vous a fait.

— Je ne suis pas rancunière, Madame. Et Marie avait une excuse pour son geste ; elle ignorait tout de mon mari. Un hasard malencontreux lui a révélé qu'il se trouve en détention préventive. Cela lui a suffi pour me mépriser.

— Votre mari est-il innocent ?

— Je ne puis vous dire si mon mari est coupable ou innocent, répliqua Yvonne en rougissant. Cependant, une chose est certaine : S'il a commis un acte coupable, c'est qu'un autre l'y a incité parce qu'il connaissait sa situation difficile et qu'il voulait en profiter et l'exploiter. Cet autre, c'est le fiancé de Marie.

— Marie le sait-elle ?

— Non, elle ne se doute de rien.

— Pourquoi le lui avez-vous caché ?

Yvonne haussa les épaules :

« J'ai cru qu'il valait mieux ne pas me mêler de ses affaires. Aujourd'hui, je vois que j'aurais dû le lui dire. Elle eût été prévenue. Elle a certainement été arrêtée à cause de Dubois.

— Vous croyez ? Dites-moi quelle sorte d'homme il est.

Yvonne fit un récit de longue haleine pour lui expliquer comment ils avaient fait la connaissance de Dubois et comment il leur avait porté malheur, à son mari et à elle.

— C'est terrible ! s'exclama Mme Schack quand Yvonne eut terminé. Maintenant, je comprends que Marie ait été arrêtée à cause de lui. Je suis persuadée que la police suppose qu'elle était au courant des machi-

nations de son fiancé. Comment pourrait-on venir en aide à cette pauvre fille ?

Yvonne réfléchit un instant. Puis elle déclara d'une voix ferme :

— Je mettrai M^e Augat au courant de l'affaire. Il pourra peut-être amorcer un mouvement favorable à son acquittement...

— Ce serait un moyen. Maintenant, dites-moi, Yvonne, comment vous vous portez. Avez-vous trouvé un autre emploi ?

— Non, pas encore.

— Ne voulez-vous pas revenir chez moi ?

Yvonne hésita un instant avant d'avouer :

— Madame, je reviendrais chez vous avec plaisir, mais ce serait à une condition.

— Laquelle ?

— Que vous ayez entière confiance en moi.

— Je n'ai jamais conçu la moindre pensée désobligeante à votre égard. Au contraire, j'ai toujours eu la plus grande confiance en vous.

— Je vous en remercie, Madame.

— Vous reprendrez donc votre emploi chez moi, Yvonne ? Mon Dieu, comme vous me rendriez heureuse en revenant ! Je me sens tellement tranquille sous votre garde, vous êtes tellement attentive et dévouée. Je vous en saurai gré jusqu'à la fin de mes jours, si vous avez pitié de moi.

Yvonne eut un geste de protestation :

— Il ne saurait être question de pitié, Madame. Je reviens chez vous avec joie. Mais puisque vous êtes en train de parler de votre gratitude, permettez-moi de vous demander un petit service :

« Je me soucie beaucoup de ce que deviendra mon mari. Je ne sais ce qu'il pourra faire quand il aura recouvré sa liberté. En travaillant comme secrétaire chez

vous, j'ai pu me rendre compte de l'envergure de vos affaires; il m'a semblé que mon mari pourrait très bien trouver chez vous un emploi comme représentant. Il possède toutes les qualités requises.

Mme Schack était visiblement désargonnée par cette demande. Elle essaya de louvoyer :

— Je ne puis encore rien vous promettre. Il faudra d'abord que je fasse la connaissance de votre mari; s'il possède les aptitudes nécessaires, je n'hésiterai pas à l'engager.

Yvonne lui tendit franchement la main :

— Je vous remercie, Madame. Et maintenant, je ne veux pas vous déranger davantage, car je crois qu'il est tard. Il est grand temps de vous coucher. Permettez-moi de vous aider.

Avec une sollicitude presque maternelle, elle déshabilla la malade et la mit au lit. Chacun de ses mouvements était vif et adroit.

Mme Schack ne put s'empêcher de le constater.

— Personne ne sait prendre soin de moi comme vous, pas même Marie qui s'y est exercée pendant dix ans de suite. Venez donc demain matin.

— Certainement, Madame. Mais avant de me rendre chez vous, je voudrais passer chez mon avocat; je ne puis donc vous fixer l'heure exacte de mon arrivée.

— Ce n'est pas nécessaire. Mais n'oubliez pas, Yvonne, qu'il y a encore beaucoup de courrier à faire. Une quantité de lettres est arrivée depuis le départ de Marie.

— Soyez tranquille, Madame Schack. Je serai ici vers midi et je me mettrai aussitôt au travail; le soir tout le courrier sera expédié.

Mme Schack lui serra la main avec gratitude.

— N'oubliez pas de demander à votre avocat qu'il fasse des démarches pour la pauvre Marie et qu'il me

fasse savoir le montant de ses honoraires. Ne manquez pas de le lui dire.

« A propos, vous avez certainement dépensé vos deux cents francs ?

— A peu près, avoua Yvonne.

— Je m'en doutais. Passez-moi donc mon portefeuille, il est dans le tiroir de mon secrétaire.

Yvonne lui apporta son portefeuille et elle lui donna un billet de cinquante francs.

Et quand Yvonne quitta cette maison d'où on l'avait renvoyée quelque temps plus tôt elle se sentit infiniment heureuse, plus qu'elle ne l'avait été depuis longtemps.

.....

Elle n'arriva à sa mansarde que vers minuit. Mais malgré l'heure avancée, elle ne put se décider à se coucher. Elle rédigea une longue lettre pour son mari. Ce fut un vrai travail. Elle dut peser chacun des mots qu'elle écrivait, car toute lettre adressée à un prisonnier passait par les mains d'un contrôleur spécial, adjoint au directeur de la prison.

Elle resta des heures à écrire et pourtant elle ne se sentait pas fatiguée.

Elle eut envie d'emballer ses affaires le soir même pour être toute prête à partir le lendemain. Mais elle se rappela qu'un gros travail l'attendait et résolut enfin de se coucher.

.....

Le lendemain, elle se leva de très bonne heure, fit

sa valise et régla ses comptes avec la patronne du logis.

Puis elle se rendit à l'étude de l'avocat.

— M^e Augat est à la Cour d'Appel, déclara son secrétaire. Cependant si c'est une affaire urgente, vous pourriez peut-être lui parler par téléphone.

Elle dut attendre longtemps avant d'avoir la communication.

— M^e Augat est lui-même à l'appareil, dit enfin le secrétaire, en lui passant le récepteur. Vous pouvez lui parler.

Yvonne avait préparé d'avance les phrases qu'elle allait lui dire. Mais soudain elles e troubla et ses idées s'embrouillèrent. D'une voix incertaine, elle bredouilla :

— J'ai une longue histoire à vous raconter, M^e Augat. Je crois que c'est une affaire difficile à régler par téléphone. Où pourrai-je vous rencontrer pendant la matinée ?

Au bout du fil, M^e Augat posa une question.

— De quoi il s'agit ?... On a arrêté la fiancée de Dubois et j'aurais bien voulu vous demander de faire quelque démarche pour elle, car elle est certainement innocente.

A l'autre bout du fil, il y eut un silence gêné. Enfin, l'avocat déclara que cela ne le regardait pas et qu'il n'avait pas l'intention de se mêler des affaires de la police qui savait très bien ce qu'elle faisait.

Yvonne lui répéta ce que Mme Schack lui avait dit à propos des honoraires.

— C'est très généreux de la part de Mme Schack, mais son offre ne me tente vraiment pas. Je ne ferai absolument rien pour Mlle Lejeune. Songez que cela nuirait à la cause de votre mari. Cependant, si vous tenez à me voir, je serai à votre disposition cet après-midi, vers 4 heures au Café Vachette.

— Mais je dois être à Epinay, à midi. Je ne puis pas.

— Vous n'avez pas le temps?... C'est dommage! J'aurais bien voulu vous demander des détails sur l'affaire Dubois. Venez donc un de ces jours à mon heure d'audience... ou bien, voulez-vous que je vienne chez vous?

— Je retourne chez Mme. Schack qui me l'a demandé.

— Comment? Vous êtes retournée à la villa Schack? Pas possible!... Puis ce fut le silence dans le récepteur.

Yvonne crut que l'avocat allait encore lui dire quelques mots.

Elle attendit en vain. M^e Augat avait tout simplement raccroché...

— Je l'ai contrarié! se dit-elle et elle en ressentit une vague tristesse.

Elle parla à Mme Schack de cet entretien avec l'avocat.

— Pourvu que vous n'ayez pas perdu ses bonnes grâces, Yvonne!

— Je le crains.

— Il faut éviter cela à tout prix! N'oubliez pas que le sort de votre mari dépend beaucoup de lui. Allez le voir cet après-midi même.

— Je ne puis retourner à Paris aujourd'hui. J'ai tout un tas de lettres à répondre, j'aurai du travail jusqu'à onze heures du soir. Je tâcherai d'y aller demain. Peut-être pourrai-je briser son obstination et l'amener à faire quelque chose pour la pauvre Marie.

Le lendemain matin, elle reçut une lettre de M^e Augat.

« J'ai à vous parler, écrivait-il. Ne venez cependant pas à mon bureau, mais au Café Lorrain où je vous attendrai entre 9 et 10 heures. »

Yvonne passa la lettre à Mme Schack :

— Je ne comprends pas pourquoi il s'oppose à ce que je vienne à son étude. Je n'aime pas ces rendez-vous dans les cafés.

— Faites-moi le plaisir d'y aller. Vous lui plaisez sans doute, je le comprends parfaitement. Pourquoi ne causeriez-vous pas une demi-heure avec lui ? Puisque c'est pour le bien de votre mari que vous vous montrez aimable envers son défenseur, vous ne faites pas de mal...

Yvonne répartit, grincheuse :

— Eh bien ! Si vous croyez qu'il faut y aller, j'irai.

A huit heures, elle entra dans la chambre de Mme Schack afin de tout préparer pour la nuit.

— Puisqu'il me faut aller en ville, dit-elle, je dois vous coucher dès maintenant, Madame.

Le regard intelligent de Mme Schack se posa sur le visage d'Yvonne où se lisait une sourde colère :

— On dirait que vous êtes de mauvaise humeur, ce soir ? Est-ce à cause de ce rendez-vous ?

— Oui, j'y vais à contre-cœur. J'ai le sentiment que je suis en train de commettre une sottise.

— Vous ne vous compromettez pas en acceptant l'invitation de M^e Augat, il n'est pas un inconnu pour vous.

« Maintenant ne perdez pas votre temps avec moi. J'ai tout ce qu'il me faut. Il est grand temps que vous alliez vous habiller. Tâchez d'être belle. Avant de partir vous passerez chez moi, pour que je puisse vous voir.

Yvonne le lui promit et monta à sa chambre.

Quand elle revint vers Mme Schack pour prendre congé d'elle, celle-ci la dévisagea d'un air étonné :

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas mieux arrangée ? Ce vieux manteau est une horreur qui vous donne l'air ridicule. On ne met pas ses habits les plus vilains

pour aller dans un café chic ! M^e Augat est certainement un homme très élégant, il aura honte de vous.

Yvonne haussa les épaules avec indifférence :

— Tant pis !

— Vous étiez charmante dans votre costume tailleur bleu.

— Je n'ai pas l'intention d'être charmante ce soir ! scanda Yvonne.

Mme Schack secoua la tête :

— Eh bien, allez-y, Yvonne, dit-elle. Vous êtes encore belle, même avec ce vilain manteau.

CHAPITRE DXLIV

AMERE DESILLUSION

Yvonne revint de très bonne heure. Fuchs n'était pas encore couché et il l'accueillit dans le vestibule.

— Il y a encore de la lumière dans la chambre de Mme Schack, vous feriez bien de passer chez elle. Il n'est pas tard, il n'est que 10 heures et demie.

Yvonne ressentait un besoin impérieux de rester seule car l'entrevue avec M^e Augat l'avait bouleversée.

— Je ne voudrais pas la déranger, dit-elle. Elle monta les escaliers sur la pointe des pieds pour ne pas faire de bruit. Soudain, une sonnerie strida, déchirant le calme nocturne de la maison. Fuchs qui l'avait suivie

aussi silencieusement qu'un Indien, commenta à voix basse.

— Mme Schack a dû vous entendre rentrer, c'est pourquoi elle sonne.

Yvonne comprit qu'elle ne pourrait se dérober et, avec un soupir, elle alla entr'ouvrir la porte de Mme Schack :

— Désirez-vous encore quelque chose, Madame?

— Oui, je voudrais vous voir. Entrez donc un instant.

Yvonne obéit.

— Comme vous revenez tôt! dit-elle, effleurée d'un léger soupçon. N'était-il pas au rendez-vous?

— Si, il y était, répondit Yvonne et son visage se décomposa.

Un tic nerveux agita sa lèvre supérieure et ses grands yeux sombres clignèrent un instant. Un afflux de sang empourpra ses traits.

Les yeux perçants de Mme Schack restèrent fixés sur elle.

— Vous avez l'air énervée. Vous avez eu des ennuis?

— Toute l'affaire n'a été qu'un ennui et je n'aurais pas dû y aller. Mais il n'y a pas à revenir sur ce qui est fait.

— Asseyez-vous un instant et racontez-moi ce qui s'est passé et pourquoi vous vous êtes fâchée.

Yvonne se laissa tomber dans un fauteuil à sa portée :

— C'est si difficile à dire, Madame!

— M^e Augat n'a-t-il pas été gentil avec vous? insinua Mme Schack.

— Il a été beaucoup trop gentil! fit l'autre d'une voix sifflante.

— Cela n'a pas dû vous blesser!

— Au contraire, cela m'a profondément blessée, dit Yvonne, tandis que des larmes jaillissaient de ses prunelles. Excusez moi, Madame, je suis complètement bouleversée...

— Ne voulez-vous pas me parler en toute franchise, Yvonne ?

— Je le voudrais bien, Madame Schack, mais je ne saurais pas bien vous expliquer ce qui me rend tellement malheureuse. J'ai le sentiment de n'avoir pas agi comme j'aurais dû le faire et je crains d'avoir nui à mon mari.

— Vous avez peut-être été un peu brusque...

— N'en parlons pas, Madame. Nous ne changerons rien à ce qui s'est passé. Permettez-moi de monter à ma chambre, j'ai encore quelques lettres à faire.

Mme Schack lui serra la main avec compassion.

— Oui, allez-y, mais ne travaillez pas trop longtemps pour ne pas vous coucher après minuit.

Yvonne se leva.

— Encore une question, Yvonne : Avez-vous parlé à M^e Augat de l'affaire de Marie ?

— Oui, mais il a catégoriquement refusé de faire quoi que ce soit pour elle.

— C'est dommage. Eh bien, bonne nuit ! Dormez bien pour oublier votre chagrin.

Mais Yvonne, qui était non seulement chagrinée, comme Mme Schack le supposait, mais surtout inquiète et angoissée jusqu'au plus profond de son âme, ne trouva pas le sommeil.

Le lendemain, elle se sentit courbaturée. Les pleurs l'avait soulagée et une sorte de résignation avait atténué sa douleur. Elle ne comprenait plus comment, le soir précédent, elle avait pu prendre cet incident tellement au tragique.

Qu'y avait-il eu après tout ?

Il avait essayé de se rapprocher d'elle d'une façon peu correcte et elle s'était brusquement retirée. Elle se demandait pourquoi elle avait donné tant d'importance à cette affaire. Maintenant, elle lui paraissait banale et insignifiante. Elle était persuadée que M^e Augat ne se sentirait pas offensé par son refus un peu rude et qu'il ne s'en vengerait pas sur son mari. Elle écarta ses doutes et ses inquiétudes... La journée qui l'attendait avec un travail écrasant la trouverait fraîche et courageuse. Il ne fallait pas qu'elle laissât percer son chagrin en présence de Mme Schack car celle-ci en eût été affligée. Elle composa donc son visage et entra dans sa chambre en souriant.

— Bonjour, Madame. Avez-vous passé une bonne nuit?

— Non, Yvonne. Je n'ai pas fermé les yeux.

Yvonne la regarda avec surprise :

— Ce n'est pas à cause de moi?

— Non, c'est uniquement ma faute. Si je ne vous avais pas fait entrer chez moi hier soir, j'aurais très bien dormi. D'ailleurs, le malheur n'est pas grand. Et vous, vous êtes-vous bien reposée ?

— Oui, Madame, mentit Yvonne, avec un sourire.

— Jusqu'à qu'elle heure avez-vous travaillé hier?

— Jusqu'à deux heures.

— Grand Dieu! Il ne faut plus faire cela. Vous allez ruiner votre santé!

Yvonne lui caressa les mains :

— Ne vous inquiétez pas de ma santé qui est la meilleure du monde. Le travail me fait du bien. En ce moment, il me délivre de mes soucis et heureusement, j'ai plus de travail que de soucis! Cela me rend ma vie supportable.

Mme Schack la regarda avec des yeux pleins d'admiration.

— Vous êtes une fille courageuse, Yvonne. Vous trouverez toujours à vous débrouiller.

— Malheureusement, je n'ai pas toujours été courageuse. Je ne me suis aperçue que j'étais capable de faire un travail sérieux qu'à partir du moment où j'ai senti sur moi la main glacée de la misère. Avant, je me fiais à mon mari et je le laissais travailler pour moi. J'étais difficile et prétentieuse et c'est ainsi que j'ai provoqué son malheur. J'ai bien des fautes à réparer. Dieu veuille que j'y réussisse!

— Vous y réussirez sans doute, Yvonne.

Depuis quelque temps, un lien d'amitié enlaçait le cœur des deux femmes.

— Nous nous comprenons si bien l'une et l'autre, Yvonne, dit Mme Schack. Pourtant nos relations ont toujours été si froides. C'était Marie qui se dressait entre nous et qui nous séparait.

— Quand elle reviendra, elle nous séparera encore, dit Yvonne avec un sourire mélancolique.

— Oh, non! Certainement pas! Je me suis décidée pour vous et vous resterez auprès de moi le plus longtemps possible. Marie ira autre part et tâchera de se caser. Elle y arrivera facilement d'ailleurs. Elle n'a pas besoin de moi, car elle a assez d'argent pour vivre pendant plusieurs années sans travailler.

Quand Yvonne eut quitté la pièce, Mme Schack demeura rêveuse. Elle pensait : Quelle chance de l'avoir retrouvée! Marie n'a jamais été si désintéressée ni si attentive. De plus, elle est reconnaissante. Marie faisait toujours comme si j'étais son obligée, comme si je lui étais redevable de quelque chose... Yvonne accomplit scrupuleusement son devoir sans jamais rien dire et elle est contente de la moindre louange ; sa modestie est vraiment sympathique...



... la porte s'ouvrit. Un homme pénétra dans la pièce.

Et elle se proposa de l'aider, même plus tard, quand elle ne serait plus dans sa maison.

.....

Les deux femmes ne parlaient presque plus de Marie. On eut dit qu'elles l'avaient oubliée. Pourtant, il n'en était rien. Toutes deux pensaient chaque jour à elle, mais elles évitaient d'en parler, chacune pour des raisons qui lui étaient propres. Mme Schack ne voulait pas évoquer devant Yvonne des souvenirs qui pouvaient lui être pénibles et Yvonne ne voulait pas éveiller de nouveaux regrets dans le cœur de sa patronne, qui semblait rassurée sur le sort de son infortunée employée.

Un jour qu'Yvonne était sortie, Marie se présenta chez Mme Schack. Elle était dans un état pitoyable et avait beaucoup vieilli. Ses joues décharnées étaient d'une pâleur morbide et ses yeux avaient une expression égarée et lasse. En la voyant, Mme Schack sentit son cœur se contracter.

— Que ferai-je d'elle ? se demandait-elle pendant qu'elle écoutait les doléances de Marie. Celle-ci avait été détenue pendant près de trois semaines. On l'avait interrogée tous les jours.

— C'est terrible ! s'exclama Mme Schack quand elle eut terminé. Vous me faites beaucoup de peine. Je comprends très bien que vous avez beaucoup souffert en prison.

— Oh ! cette détention effroyable n'eût rien été sans l'amère désillusion qui m'attendait et qui m'a brisé le cœur. Il n'y a rien de plus terrible que de se rendre compte, tout d'un coup, qu'on a été cruellement dupée, bafouée, piétinée par l'être qu'on aimait le plus au

monde. Je ne l'aurais jamais cru capable d'un geste aussi vil. Et même maintenant, j'ai de la peine à le croire. S'il venait vers moi et s'il m'affirmait qu'il n'en est rien, que je me trompe, je ne douterais pas un instant de sa parole.

— Ce ne serait pas très sage de votre part !

— Peut-être, je le sais, dit-elle, tandis qu'elle restait immobile, le visage penché, le regard flottant. Soudain une convulsion impétueuse souleva sa poitrine et un cri spontané sortit de sa bouche :

— Mais je l'aime, Madame !

— Il faut en finir avec cet amour, Marie. L'être que vous avez choisi n'en est pas digne.

Les épaules de Marie eurent un mouvement brusque :

— Quand on aime, on ne se demande pas si l'homme choisi mérite votre amour ou non.

— Mais on ne peut pas aimer un criminel !

A ces mots, Marie tressaillit comme si elle recevait un coup de fouet en pleine figure :

— Comment sait-on qu'il est vraiment un criminel ? La police peut se tromper et l'accuser à tort. Ces sortes d'erreurs arrivent tous les jours. D'ailleurs, je ne vois pas bien clair dans l'affaire et je ne comprends pas exactement ce qu'on lui reproche. Je n'ai pas pu m'en rendre compte d'après les interrogatoires qu'on m'a fait subir.

— Yvonne vous mettra au courant des antécédents de votre fiancé.

— Comment Yvonne peut-elle être connaître cette affaire, demanda Marie avec surprise. Est-elle ici ?

— Oui, je l'ai priée de revenir et elle n'a pas hésité à reprendre sa place.

— Alors, je ne resterai pas ici car je ne peux pas la voir !

— C'est à vous de savoir ce que vous pouvez et ce que vous ne pouvez pas, répartit froidement Mme Schack. Je ne renverrai pas Yvonne une seconde fois, car, maintenant, je sais ce qu'elle vaut.

— Elle m'a supplantée! constata Marie avec amertume.

— Elle n'a pas voulu le faire.

— Si, elle l'a voulu. Et pe ne puis me défaire du soupçon que c'est elle qui m'a infligé tous ces malheurs. Elle me haïssait.

— Comment pouvez-vous croire une chose pareille? Yvonne a si bon cœur. Elle est incapable de faire du mal à qui que ce soit.

— Vous êtes pleine d'illusions, Madame. Permettez-moi de vous faire remarquer que vous ne vous méfiez jamais de personne.

— Yvonne n'est pas méchante. Vous avez tort de croire cela. Au contraire, elle s'est montrée extrêmement compatissante pour vous. En apprenant votre arrestation, elle a voulu vous venir en aide : elle s'est précipitée chez le défenseur de son mari pour lui demander de s'employer pour vous.

Marie la regarda d'un air sceptique.

— Est-ce bien vrai? D'où le savez-vous?

— Elle me l'a dit.

— C'est très facile de le dire.

— Fi donc! Marie, comment pouvez-vous dire cela? Je ne vous aurais pas cru aussi méfiante.

— Je ne l'ai jamais été, sauf à l'égard de Mme Melan.

— Allez la voir. Vous reviendrez de votre défiance.

— Je ne veux pas la voir, car c'est elle qui a causé ma misère. Je ne me laisserai pas persuader du contraire.

Soudain, elle se cacha le visage dans les mains, fon-

dit en larmes, exhala sa douleur en de longs sanglots.

Devant tant de détresse, la résolution de Mme Schack chancela et elle eut pitié d'elle :

— Calmez-vous, Marie. Mon Dieu ! Vous allez vous rendre malade. Allez à votre chambre, elle est encore telle que vous l'avez quittée. Couchez-vous sur le divan et tâchez de dormir, car vous avez besoin de repos. Demain matin, quand vous serez un peu reposée, nous reparlerons de votre affaire.

Marie cessa de pleurer et dit d'une voix entrecoupée :

— Je vous serais infiniment obligée si vous vouliez bien me garder cette nuit encore. Je me sens trop lasse pour retourner à Paris et je ne saurais où aller... Je ne voudrais pas retourner chez ma tante, car je redoute ses questions.

— Restez ici comme mon invitée aussi longtemps qu'il vous plaira.

— Je vous remercie, Madame. Je ne resterai qu'un seul jour, car je ne veux pas vous encombrer.

Elle se leva et tendit la main à Mme Schack :

— Personne ne sera dérangé par moi, il ne me faut rien que du repos.

Marie monta à sa chambre. Peu après Yvonne entra. En apprenant que Marie avait recouvré sa liberté, elle manifesta une joie spontanée.

— Dois-je aller vers elle pour lui parler ? demanda-t-elle.

— Attendez encore, Yvonne. Plus tard, vous trouverez sans doute une occasion plus propice à une entrevue aussi délicate.

Marie resta toute la journée dans sa chambre.

Le soir, Fuchs vint vers Mme Schack pour lui dire :

— J'ai l'impression que Mlle Lejeune est malade. Elle est au lit et elle a refusé le dîner que je lui ai monté.

Elle n'a rien pris de toute la journée. Si elle continue, elle sera bientôt morte de faim.

— On ne meurt pas si facilement de faim. Laissez-lui la paix, c'est tout ce qu'il lui faut pour l'instant.

Le lendemain, il revint pour faire la même observation :

— Madame, elle n'a encore rien mangé et son visage est brûlant de fièvre. Elle est certainement malade. Qu'allons-nous faire d'elle ?

Mme Schack perdit son assurance optimiste et fit appeler Yvonne pour lui demander conseil.

— Je vais la voir, déclara celle-ci.

— Elle ne vous laissera pas entrer, car elle est très irritée contre vous.

— Je ne vois pas pourquoi.

— Moi non plus, et je le lui ai dit. Mais sa haine l'aveugle et elle ne veut rien entendre. Vous n'y changerez rien et je vous conseille de ne pas l'approcher, afin d'éviter toute discussion par trop bruyante.

Toute la maison se sentait oppressée de savoir cette malade seule dans sa chambre, refusant obstinément de voir qui que ce soit et n'ouvrant qu'au valet.

La nuit suivante, Yvonne se réveilla en sursaut car on venait de frapper à sa porte. Elle se redressa dans son lit pour écouter.

Le petit bruit timide recommença bientôt et elle comprit que c'était Marie qui voulait entrer.

Elle se leva précipitamment, tira le verrou et entra-bâilla la porte :

— C'est vous, Marie ? demanda-t-elle d'une voix vibrante de surprise.

— Oui, c'est moi.

Elle ouvrit la porte.

— Entrez, je vous prie. Je vais faire de la lumière. De ses mains tâtonnantes, elle chercha les allu-

mettes et alluma la bougie qui se trouvait sur sa table de nuit.

Grelottante de froid, Marie se tenait sur le pas de la porte, vêtue seulement de sa chemise de nuit.

— Puis-je faire quelque chose pour vous, Marie ?

— Non, rien. Recouchez-vous. Je voulais seulement vous poser une question...

« Excusez-moi de vous déranger au milieu de la nuit, mais j'étais si inquiète... La question que j'ai à vous poser me tourmente indiciblement.

— Je suis contente que vous soyez venue, Marie. Asseyez-vous, je vous prie. Nous allons nous parler en toute franchise.

Elle approcha un fauteuil du lit et alla chercher un fichu qu'elle posa sur les épaules de Marie.

La mine pâle et défaite, celle-ci se laissa tomber dans le fauteuil en priant :

— Recouchez-vous. Vous serez mieux pour m'écouter.

Yvonne obéit, mais resta assise dans son lit en posant sur Marie un regard teinté à la fois de curiosité et d'inquiétude.

— Eh bien, Marie, dites-moi maintenant ce qui vous contrarie.

— C'est très difficile à dire. Mais il le faut...

« Mme Schack m'a dit quand je suis revenue que vous connaissiez mon fiancé.

— Si je le connais ! soupira doctement Yvonne.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit quand je vous ai montré sa photographie ? Vous vous êtes sournoisement rendue à Paris pour le dénoncer aux autorités.

— Je me suis rendue chez l'avocat de mon mari pour lui apprendre que Dubois se tenait caché à Paris.

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

— Parce que Dubois est l'homme qui a provoqué le

malheur de mon mari. Ecoutez-moi tranquillement, je vais vous raconter tout le drame.

Marie baissa la tête.

Pendant qu'Yvonne parlait, elle soupira plusieurs fois et s'exclama enfin :

— C'est effrayant ! Je ne puis le croire.

— Je vous jure, Marie, qu'il m'en coûte de vous en parler et je ne l'aurais certainement pas fait si vous ne me l'aviez pas demandé. Je suis navrée d'avoir accru vos souffrances, mais, après tout, il vaut mieux que vous sachiez à quoi vous en tenir pour agir en conséquence.

Marie, qui était restée comme pétrifiée, répartit avec désespoir :

— Comment voulez-vous que j'agisse ? Je ne puis arracher cet amour de mon cœur, il y est trop profondément enraciné. Je n'ai aucune raison de croire que vous ne dites pas la vérité mais s'il venait vers moi pour me dire que vos accusations ne sont que des calomnies, lancées à dessein contre lui pour nous séparer et aliéner nos cœurs, eh bien, Yvonne, je le croirais !

Yvonne resta émue et bouleversée devant cet immense amour.

— Marie, je ne vous comprends que trop bien. Je ne souhaite rien autant que de vous aider. Moi-même je sais combien il est dur de souffrir à cause de l'être qu'on aime. Mais quand on est amoureux, on croit tout ce que le cœur vous fait croire. Méfiez-vous, Marie, l'amour est mauvais conseiller.

Après une courte pause, elle poursuivit :

— Dubois est-il à Paris ?

— Non, il a quitté la ville et je ne sais pas où il se trouve. Je crois que je ne le reverrai plus jamais.

Les yeux hébétés de Marie restaient fixés sur la flamme de la bougie... Puis soudain ses larmes se firent jour dans une explosion irrésistible

D'un bond, Yvonne jeta ses couvertures loin d'elle et se précipita vers la malheureuse. Elle passa tendrement son bras autour de ses épaules secouées par des sanglots et dit d'une voix consolante :

— Calmez-vous, Marie. Tout s'arrangera encore et votre douleur passera. Maintenant, il est temps de regagner votre chambre et de vous recoucher. Tâchez de vous endormir. Peut-être trouverez-vous le sommeil. Dans les bras de Morphée, on oublie les plus grands chagrins.

Marie se laissa conduire à son lit comme une enfant. Elle cacha son visage inondé de larmes dans l'oreiller doux et frais et on eût pu la croire morte sans les imperceptibles convulsions qui, de tempe à autre, faisaient frémir son corps.

Yvonne caressa affectueusement ses cheveux ébouriffés :

— Dormez bien, dit-elle. Et elle quitta la pièce sur la pointe des pieds. Mais elle ne put se rendormir et elle resta jusqu'à l'aube à fixer le plafond et à écouter les battements frénétiques de son cœur. Elle put à peine attendre le matin. Et, quand les premières lueurs blafardes de l'astre encore lointain se glissèrent dans sa chambre, elle se leva avec un soupîr de soulagement.

Elle s'habilla en hâte et courut vers Mme Schack pour lui rapporter le colloque nocturne.

— Lui avez-vous tout dit, Yvonne ?

— Oui, Madame. Elle a voulu tout savoir.

— Comment a-t-elle réagi ?

— Elle a été extrêmement bouleversée.

— Elle trouvera la force de surmonter son cafard.

Fuchs vint leur apprendre que Mlle Lejeune était ~~gravement~~ malade. En lui apportant son petit déjeuner, Nina, la servante, l'avait trouvée dans un état inquiétant.

— Nina m'a assuré que Mlle Lejeune avait beaucoup de fièvre et qu'elle délirait.

Mme Schack pâlit :

— Il ne nous manquait plus que cela ! dit elle, l'air soucieux et embarrassé. Puis, se tournant vers Fuchs, elle ordonna :

— Allez chercher le médecin.

CHAPITRE DXLV

DE NOUVELLES AVENTURES

Ferdinand Esterhazy avait débuté dans sa nouvelle carrière avec les sentiments les plus contradictoires.

Le petit cottage bien arrangé lui plaisait beaucoup, Il sentait sa poitrine se gonfler d'orgueil à l'idée qu'il avait son propre chez-soi et qu'il pouvait y faire ce qu'il voulait.

En outre, pendant la lune de miel, Harriet avait été d'une tendresse vraiment touchante. Elle avait docilement cédé à toutes ses lubies et ainsi il n'y avait jamais eu de controverses entre eux.

Esterhazy eut sans doute été heureux dans son nouveau genre de vie sans l'engagement qu'il avait pris envers le commerçant en vins.

Tous les jours, il lui fallait s'astreindre à la corvée de courir de maison en maison, pour essayer de placer quelques bouteilles de vin de table.

Et, tandis qu'il gravissait d'interminables escaliers dépourvus d'ascenseur, il évoquait avec mélancolie les beaux jours d'antan... Ils avaient été beaux, ces jours, quand, dans le monde des viveurs de Paris, on le connaissait partout comme « le beau Ferdinand ».

Parfois, quand en se rasant il se regardait dans la glace, il secouait la tête : Qu'était-il devenu ?

Un commis-voyageur pour vins de table!... Quelle horreur!

— Pourtant il aurait pu mener une vie heureuse jusqu'à la fin de ses jours s'il avait été un peu plus prudent. Mais cela n'était pas dans son caractère. Les aventures n'avaient un attrait pour lui que lorsqu'il pouvait tout risquer d'un seul coup. Dans l'affaire Dreyfus, il avait risqué et il avait perdu. Il se disait : Si j'avais été davantage sûr mes gardes, on n'aurait jamais appris que j'étais en relations avec Schwartzkoppen.

C'était son impardonnable légèreté qui avait brisé sa carrière.

Une petite lettre portant le cachet du ministère de la Guerre, lui avait signifié son congé.

Il avait alors compris que, comme dans l'Écriture, les sept vaches grasses avaient vécu et que c'était le tour des sept vaches maigres...

Pourtant, il aurait pu conserver une part de son ancienne prospérité en s'assurant l'affection de Clara. Il aurait travaillé dans la fabrique de son beau-père et continué la belle vie qu'il s'était procurée en épousant la fille du richissime M. Donati.

Mais la tendresse excessive de Clara l'avait écoeuré et il avait rompu avec elle.

Bien qu'il se rappelât assez souvent ces temps dis-

parus, il était trop endurci pour laisser naître dans son cœur des repentirs inutiles. Il s'était résigné, non sans courage.

D'ailleurs, sa nouvelle vie n'était pas mauvaise.

Il était maître chez soi et il avait une femme jeune et belle qui le gâtait beaucoup. En outre, elle était énergique et, le matin, quand il n'arrivait pas à se lever, elle lui rappelait sévèrement son devoir. D'ailleurs, Clara l'avait suffisamment habitué à des scènes conjugales pour qu'il les trouvât parfaitement naturelles.

Un jour Harriet le fit lever avec beaucoup de fermeté.

— Ce sera bientôt la fin du mois, cria-t-elle. Il faudra payer les intérêts des hypothèques, tu dois te procurer de l'argent!

Il s'était levé en gémissant et mis en route avec sa grande sacoche en cuir, remplie de flacons. Son patron lui avait donné une liste de quelques vieux clients qu'il aurait à visiter pour prendre de nouvelles commandes.

En général, il lui fallait se rendre à la campagne.

Parfois il passait des heures en voiture avant d'arriver à de grandes fermes. Aujourd'hui, ce serait la ferme Carolina...

Mr. Willington était un bon client qui était resté fidèle à la maison pendant de longues années. Esterhazy se rappela toutes les particularités que son patron lui avait racontées sur lui.

Bien qu'il eût dépassé la soixantaine, il s'était remarié pour la troisième fois avec une jeune fille de vingt ans. La nouvelle Mrs. Willington était, paraît-il, une très belle polonaise, qui était venue travailler à la ferme comme servante. Par sa grâce et son enjouement, elle avait su charmer le cœur du vieux fermier à un tel point, qu'il n'avait pas hésité à l'épouser et à lui donner son nom.

Esterhazy était curieux de voir ce couple inégal.

Comme les occupants de la ferme vivaient dans un isolement presque complet, tout visiteur, même s'il était commis-voyageur en vins, était accueilli avec beaucoup de cordialité.

Il en fut de même avec Esterhazy. Le maître de la maison le reçut dans son salon particulier et commanda un petit déjeuner pour son hôte.

— Quand on essaie des vins, disait-il, il faut manger en même temps; sinon on n'a pas de goût dans le palais. D'ailleurs vous devez certainement avoir faim, après votre longue randonnée, Mr. Voilemont?

Wilmington jeta un regard sur la carte de visite qu'un valet lui avait apportée sur un plateau d'argent et sur laquelle il ne lut que :

VOILEMONT

Représentant de la Maison Reynard

Vins en gros

Londres

Wilmington devait se douter que ce représentant en vins avait vu de plus beaux jours et Esterhazy s'en aperçut. D'ailleurs, le vieux campagnard savait que beaucoup de ceux qui réussissent mal dans la vie terminent leurs jours comme voyageurs en vins.

Pendant les dernières semaines de son activité, Esterhazy avait constaté, à plusieurs reprises, qu'il obtenait plus facilement des commandes importantes si, au cours de la conversation, il trahissait comme par hasard, son vrai nom.

Il fit donc un large sourire au vieillard et déclara :

— Ne vous gênez pas pour me dire : Mr. Voilemont.

C'est plus simple, en tous cas, puisque mon nom et mon titre ne jouent plus aucun rôle dans la situation que j'occupe actuellement.

— Vous êtes un ancien officier, n'est-ce pas ?

— Oui, comment le savez-vous ?

— Votre tenue droite, votre démarche énergique, votre accent impératif sont autant de signes infaillibles qui vous caractérisent comme un vrai militaire. D'ailleurs, je sais que Reynard aime engager d'anciens officiers comme représentants de sa maison ; c'est pourquoi je n'ai pas eu de peine à deviner votre profession. Vous n'êtes pas anglais ?

— Non. J'ai quitté ma patrie parce qu'elle m'a désabusé d'une façon scandaleuse.

— Voilà qui est intéressant, Mister Voilemont.

Il avait si visiblement souligné ce qualificatif de « Mister », qu'Esterhazy comprit aussitôt, qu'une certaine curiosité venait de naître chez son interlocuteur.

Cette scène lui paraissait un peu enfantine. Mais comme il savait que les habitants de la ferme Carolina vivaient dans une solitude complète, il ne s'étonna pas de les voir ardents à apprendre quelque chose de nouveau. En outre, ce Mr. Wilington ne paraissait pas du tout fait pour mener une vie d'ermite. Ses yeux pétillaient d'une intense joie de vivre et malgré sa chevelure blanche, il paraissait beaucoup plus jeune qu'il n'était. Il avait une passion qui se lisait sur son nez rubicond : il aimait trouver son bonheur au fond d'une bonne bouteille de vin.

Esterhazy comprit aussitôt la situation :

S'il arrivait à se rendre intéressant à cet homme, il recueillerait sans doute une grosse commande qui lui permettrait de s'adonner, pendant huit jours au moins, à un doux farniente.

— Oui, l'histoire de ma vie est bien intéressante, Mr. Wilington.

Le valet entra à ce moment pour mettre le couvert et leur conversation subit une courte interruption dont Esterhazy profita pour extraire de sa sacoche divers flacons qu'il disposa sur la table.

Le maître de la maison l'invita à s'asseoir et il mangea longuement, car il était aussi affamé qu'un loup.

Quand il furent de nouveau seuls, il poursuivit :

— Je suis une personnalité connue dans le monde entier. Il y a peu de temps encore, on parlait de moi dans tous les journaux du globe.

Le fermier le regarda avec surprise :

— C'est intéressant!... Voilemont?... Voilemont?... Je n'ai jamais lu ce nom. Pourtant je passe le temps, dans ce désert, à dévorer tous les jours une cargaison de journaux.

— Voilemont n'est qu'un nom d'emprunt.

Le vieux gentleman eut un haut-le-corps et resta bouche bée, oubliant d'avaler sa bouchée. Il croyait se trouver en face d'une célébrité déchuë qui se cachait derrière un incognito pour ne pas être poursuivie.

Esterhazy, qui avait déjà consommé une bonne quantité de vin, s'amusa en lui-même de l'expression ahurie de son hôte.

Il hocha la tête avec suffisance, prit son temps, puis enfin lui parla en ces termes :

— Je n'aime pas trop dire mon vrai nom, car il a été injustement déshonoré par les nombreux malheurs que j'ai eu. Evidemment, je fais des efforts pour le laver de ses souillures. Je réussirai sans doute, dans quelque temps, à être complètement réhabilité; tout dépend de la tournure que prendront les choses pour l'affaire Dreyfus.